

« Oui, il est possible de réussir en France »

« En quoi croient les jeunes ? » (4/7).

Chaque mois, en attendant le Synode des évêques sur la jeunesse, prévu en octobre au Vatican, « La Croix » donne la parole aux jeunes. Aujourd'hui dans un accélérateur de start-up à Dijon.



La start-up, « c'est une aventure ». Arnaud Finistre pour La Croix

Dijon (Côte-d'Or)
De notre envoyé spécial

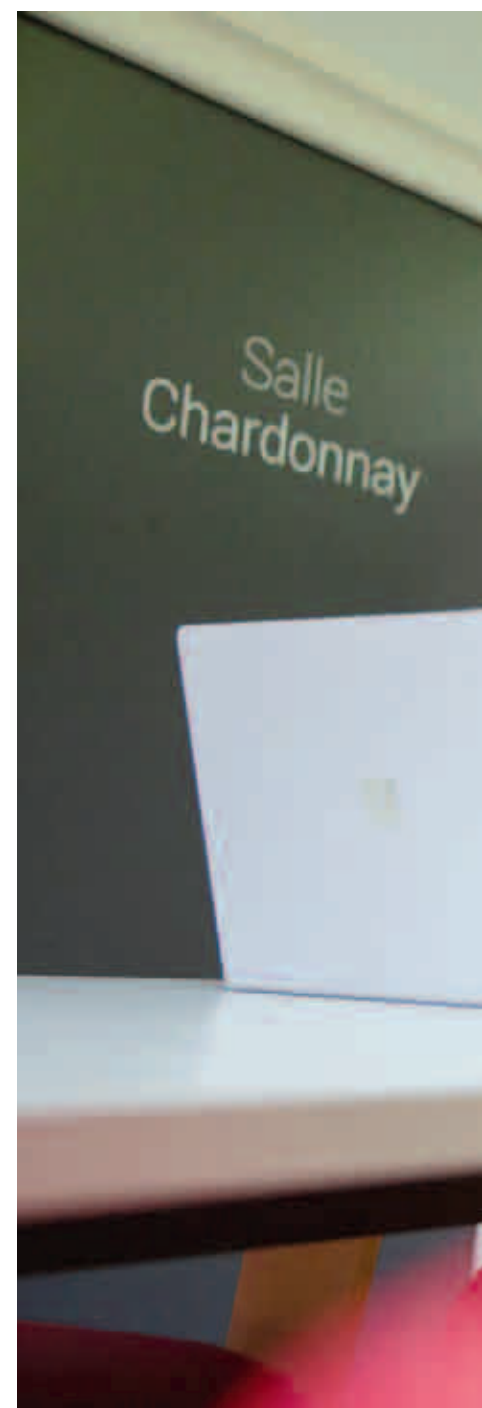
« **J**e ne joue pas au baby-foot tous les jours. » Dans un grand sourire, Pauline, 24 ans, balaie les clichés qui collent à l'univers fantasmé des start-up. La jeune chef de projet de Cohésives, une entreprise innovante qui développe des colles chirurgicales en remplacement de la suture, travaille au « Village by CA » depuis le mois de février.

Financé par le Crédit agricole, cet espace collaboratif rassemble, dans un environnement coquet du centre-ville de Dijon, neuf start-up et deux partenaires résidents : Vitagora, pôle de compétitivité agroalimentaire et FoodTech, écosystème d'entrepreneurs, créateurs, investisseurs... Les membres permanents ou ponctuels bénéficient de précieux conseils, échangent des bons procédés et musclent leurs réseaux. Installé dans un grand appartement aménagé, cet espace d'« open innovation » doit à terme rejoindre la future Cité internationale de la gastronomie et du vin.

Un coin cuisine, un mobilier soigné, une salle avec des coussins et des poufs pour des réunions de travail décontractées, des couleurs « flashy » et bien sûr... un baby-foot. Tout y est. Sur un mur, un post-it annonce même l'apparition de cours de yoga dans les locaux. Mais l'ambiance détendue et « cool » ne doit pas faire illusion. Dans la journée, le calme domine et les résidents du « Village », presque aussi à l'aise en français qu'en anglais, travaillent d'arrache-pied pour développer leur start-up. Dans les conversations qui chagrineront les puristes de la langue de Molière, il est question de « pitch », de « brainstorming » et bien sûr de « business model ». Pour cette jeunesse, audacieuse et ultra-connectée, issue de grandes écoles ou des meilleures filières de l'université, la mondialisation est autant une évidence qu'une aubaine.

Thomas Dupont, le directeur de la structure – ou le « maire » selon son titre officiel – se dit d'ailleurs épaté par la maturité des jeunes qu'il côtoie et accompagne. Certains n'ont parfois même pas 25 ans. Exaltés, ils ne comptent pas leurs heures pour mener à bien leur projet.

« Les 35 heures, nous ne connaissons pas vraiment », assure Capucine, 23 ans, toute jeune diplômée, qui raconte à toute vitesse son expérience. Elle travaille à temps plein pour Fuel-It, société qui propose un capteur connecté pour mesurer le niveau des cuves de fioul. « Cela nous arrive parfois de finir à quatre ou cinq heures du matin. J'ai envie de porter ce projet parce que j'y crois. » « J'en parle tout le temps, continue-t-elle, sans reprendre son souffle pour débiter de petites phrases courtes. C'est une aventure. La peur de l'échec existe mais je savoure les petites vic-



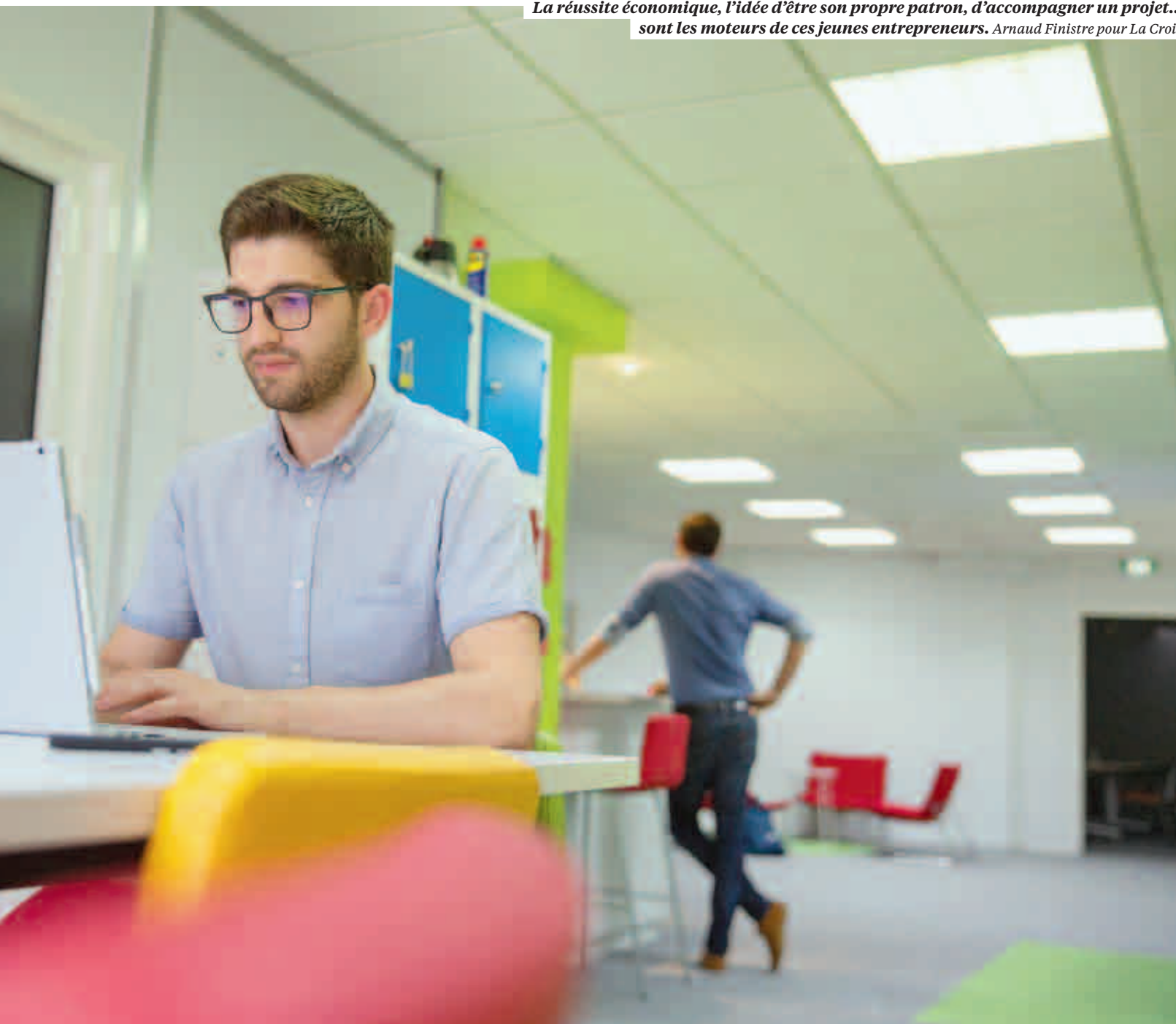
« J'ai envie de porter ce projet parce que j'y crois. »

toires comme lorsque de gros clients potentiels nous appellent. »

Si pour certains la voie de l'entrepreneuriat s'imposait, d'autres ont débarqué dans cet univers un peu hasard, s'adaptant au marché du travail. « J'ai travaillé trois ans dans un laboratoire de recherche en cancérologie mais je me suis vite aperçue qu'il allait être difficile de trouver un poste stable, que j'allais devoir enchaîner les CDD, explique Pauline, qui doit être embauchée en septembre. Ce n'est pas ce que je voulais. J'ai décidé de faire une formation supplémentaire pour me permettre de trouver plus rapidement un travail dans le secteur privé. »

Quels sont leurs moteurs ? La réussite économique, être son propre patron, accompagner un projet de bout en bout... Virgile, 30 ans, qui souhaite inté- ●●●

La réussite économique, l'idée d'être son propre patron, d'accompagner un projet... sont les moteurs de ces jeunes entrepreneurs. Arnaud Finistre pour La Croix



repères

La France se rêve en « start-up nation »

« Une start-up nation est une nation où chacun peut se dire qu'il pourra créer une start-up. Je veux que la France en soit une. » Alors en campagne présidentielle, Emmanuel Macron avait plaidé pour une économie tournée vers l'entrepreneuriat et l'innovation.

Traduit de l'anglais, le terme « start-up » vient de « startup company » et signifie société qui démarre. Il peut être défini plus précisément comme une jeune entreprise innovante – ou jeune pousse – dans le secteur des nouvelles technologies. Si le concept n'a pas de définition stricte, il suppose, outre l'utilisation de technologie nouvelle, une forte croissance potentielle, le besoin de financement élevé et un marché mouvant où les risques sont difficiles à évaluer.

Selon les chiffres gouvernementaux, la France compte plus de 10 000 start-up, un chiffre en croissance de 30 % chaque année. Les montants annuels de fonds levés dans le secteur ont été multipliés par 3 en cinq ans, avec un pic à 2,5 milliards d'euros en 2017. Les start-up prennent une part significative – plus de 12 % – aux créations nettes d'emplois chaque année en France. Elles sont réunies sous l'appellation « French Tech », qui désigne tous ceux qui travaillent dans ou pour les start-up françaises en France ou à l'étranger.

●●● grer le « Village », a tenté sa chance par goût du défi. « Il faut croire en ses rêves », affirme-t-il, sans nier les nombreux obstacles. Avec ses deux associés, il se démène pour porter Expedream, un site Internet qui permet de mettre en relation des voyageurs pour partager un hébergement et se réunir autour d'une thématique commune.

« Ce qui est génial dans le monde des start-up c'est que, contrairement aux grandes entreprises, nous avons très vite des responsabilités, affirme Capucine. Ce n'est pas l'aspect financier qui me porte. J'y vois surtout une immense occasion d'emmagasiner de l'expérience. Beaucoup de mes amis qui recherchent un emploi me disent que c'est d'ailleurs la première exigence des employeurs. Mais peu de milieux offrent aux jeunes cette chance d'apprendre et de toucher à tout. »

Renonçant, lui, à un poste plus confortable de maître de conférences, Alexandre, 29 ans, a fait fi des conseils de prudence de sa famille. Hébergé dans une pépinière près du campus universitaire, ce cofondateur de Vi-



tavinum est de passage au centre-ville. Titulaire d'un doctorat en œnologie, le jovial chef d'entreprise développe une solution qui, à partir de l'analyse de données vitivinicoles, guide le consommateur dans le choix de son vin, grâce à une borne tactile en libre accès dans le rayon vin des magasins. « J'ai envie d'apporter ma pierre à l'édifice économique, créer des emplois et apporter un service utile aux utilisateurs », précise-t-il. Parmi ses sources d'inspiration, il cite spontanément Emmanuel Macron, qu'il voit comme une « figure du start-upper » : « En partant de pas grand-chose, il a réussi en

étudiant le marché et en comblant un manque. »

Focalisés sur leurs activités, ces jeunes ne vivent pas non plus dans leur bulle. La plupart suivent avec intérêt l'actualité politique. D'autant que le contexte leur paraît particulièrement porteur. « Je discutais récemment avec une Écossaise qui me disait : "France is back", raconte Alexandre. En tant qu'entrepreneur, j'ai l'impression que le pays va dans le bon sens. Oui, il est possible de réussir en France. » La société Fuel-It se félicite de fabriquer son capteur connecté en Bourgogne. « Pour nous lancer, nous avons bénéficié d'un certain nombre de soutiens et aujourd'hui, le terrain est encore plus libre pour les jeunes, poursuit Alexandre. Depuis quelques années, l'entrepreneuriat a été fortement valorisé. »

Conscients d'être du côté de « la France qui gagne », ces entrepreneurs, qui croient dur comme fer à l'adage « quand on veut, on peut », savent toutefois reconnaître leur besoin des autres et notamment du soutien familial. « Je viens d'une famille modeste,

Ambitieux, les jeunes rencontrés au « Village » n'affichent pourtant pas des rêves de grandeur ou de fortune.

confie Capucine. Mais mes parents ont tout fait pour m'aider. Ils ont économisé pour m'offrir un avenir. »

Cette « génération start-up » entrevoit l'avenir avec confiance. À défaut d'intérêt notable pour les questions spirituelles, elle affiche une grande foi dans le progrès. « Avec une intelligence artificielle bien ordonnée et les nouvelles technologies, dans l'énergie verte par exemple, je crois qu'on pourra sauver la planète et sa biodiversité tout en améliorant nos conditions de vie », assure Alexandre avec passion. Ambitieux, les jeunes rencontrés au « Village » n'affi-

chent pourtant pas des rêves de grandeur ou de fortune. Il s'agit de réussir avec ses deux amis pour Virgile, de continuer à « travailler avec passion » pour Capucine ou encore de « faire naître des talents » pour Alexandre.

Si le travail prend beaucoup de place dans leur quotidien, ils ne s'imaginent pas sacrifier leur vie personnelle. Certains de ces jeunes, connectés au monde entier et en mouvement permanent, recherchent finalement une forme de stabilité. « Je me projette avec mon compagnon et ma future famille dans un modèle assez classique, explique Pauline, qui a grandi dans un petit village de l'Yonne. J'aimerais investir dans une maison. Je n'imagine pas tout miser sur ma carrière professionnelle et mettre ma vie personnelle de côté jusqu'à 35 ans pour ensuite fonder une famille. Je n'ai pas envie de choisir entre les deux. »

Arnaud Bevilacqua

Les précédents reportages de cette série ont été publiés le 25 mars, le 19 avril et le 17 mai.